

# Du temps de Noël

Michel STEINMETZ

Le cycle de Noël s'est formé à partir du IV<sup>e</sup> siècle : à cette époque, le 25 décembre est devenu une fête chrétienne en Occident, et le 6 janvier une fête semblable en Orient. Par échange réciproque, les deux fêtes se répandirent universellement dans l'Église.

Pourquoi ces dates ? Selon la théorie la plus courante, le 25 décembre aurait été choisi à Rome parce que c'est la date du solstice d'hiver dans le calendrier julien et que les païens fêtaient ce jour-là le « soleil invaincu » ; les chrétiens auraient voulu tourner vers le Christ, Soleil de justice, les hommages qui étaient rendus à l'astre du jour. D'une certaine manière, la célébration de la fête mettait en œuvre, de manière cosmique, la parole du Baptiste au sujet de Jésus : « il faut qu'il croisse et qu'il diminue » (Jn 3, 30). La venue du Verbe serait célébrée au moment où la durée des jours augmente à nouveau, marquant la victoire de la Lumière sur les ténèbres (cf. prologue de l'évangile de Jean). En Orient, on suivait un calendrier où le solstice d'hiver tombait le 6 janvier, et la fête chrétienne aurait donc été fixée à cette date. Selon une autre théorie, le 25 décembre et le 6 janvier auraient été choisis parce que l'on s'imaginait que Jésus était né à l'une de ces deux dates. Les premiers chrétiens auraient été persuadés que Jésus était mort à la date anniversaire de sa conception. Ceux qui regardaient le 25 mars comme la date de sa crucifixion - et donc de sa conception - situaient sa naissance neuf mois plus tard, le 25 décembre, tandis que ceux qui croyaient que Jésus était mort le 6 avril devaient fixer sa naissance au 6 janvier.

L'Église de Rome a d'abord rassemblé en une seule fête, célébrée le 25 décembre, la naissance de Jésus, l'adoration des bergers et des mages, le massacre des enfants par Hérode. Lorsqu'elle commença à fêter aussi le 6 janvier, elle y transféra l'évocation de la visite des mages et des autres « manifestations » - tel est le sens du mot « épiphanie » - du Seigneur : son baptême et son premier miracle (celui des noces de Cana). Aujourd'hui, la liturgie célèbre successivement ces trois manifestations du Seigneur : d'abord la venue des mages (fête de l'épiphanie), puis le baptême (dimanche suivant), enfin le troisième signe, celui des noces de Cana (2<sup>e</sup> diman-

che de l'année C) ou le geste de Jean-Baptiste qui désigne Jésus comme l'agneau de Dieu « qui enlève le péché du monde » (2<sup>e</sup> dimanche de l'année A et B).

Si, avant la réforme liturgique de Vatican II, le temps de Noël se poursuivait jusqu'au 2 février, ancienne fête de la purification de Marie, redevenue celle de la présentation de Jésus au Temple, il s'achève actuellement avec le baptême du Seigneur. Le temps de Noël couvre donc une période relativement brève de l'année liturgique ; il inclut l'octave et toutes ses fêtes (saint Etienne, saint Jean, saints Innocents...). Le risque est donc grand de le vivre comme « le soufflet de Noël retombant », ou de manière décousue. Or, la liturgie nous le présente comme le temps par excellence de la contemplation et de l'adoration, le temps de la célébration de la manifestation de Dieu à notre monde. On est loin de la superficialité de la société de consommation. Le temps liturgique de Noël prépare et répond, dans un « admirable échange » (préface de Noël, n. 3) avec celui de Pâques. Comment nos liturgies en seront-elles le reflet ? Comment trouveront-elles le moyen d'exprimer l'unité du temps de Noël et sa grande cohérence ?



Rome, Basilique Sainte Marie Majeure, mosaïques de l'arc triomphal